



1908 - Annexion de Doulon

1851 - Inauguration de la ligne de chemin de fer Nantes/S'-Nazaire

1941 - Assassinat de Holtz

1924-1945 - Comblement de la Loire et de l'Erdre

1955 - Mort de l'ouvrier Rigollet

1832 - Victoire de Favre sur Levesque

1868 - Perceement du Bvd de Strasbourg

1995 - Incendie de la gare routière

1835 - Irruption de la police dans une réunion ouvrière

1943 - Bombardement allié, destruction du «Marchix»

1968 - Création éphémère de la «Place du Peuple»

1885 - Création de la Chambre de commerce

2003-2007 - première phase de transformation de l'île de Nantes

1908 - Annexion de Chantenay

XIX^e siècle - Forte immigration bretonne vers l'industrie chantenaysienne

1875 - Perceement du Bvd de ceinture

XIX^e siècle - Florissement des débits de boisson au delà de l'octroi

1892 - Création de la Bourse du travail

2006 - Inauguration d'un monument sur la traite

1955 - Démolition du pont transbordeur

1982 - Cessation d'activité des Chantiers Dubigeon

1896 - Mise à l'eau du Bélem

1832 - Départ du dernier bateau négrier

1893 - Grève générale

1900 - Victoire de Griveau à Chantenay

1907 - Grève des Dockers ; «Soupe communiste»

XVIII^e siècle - Promenade négrière

Texturologie subjective de la ville de Nantes (2005)

« La forme d'une ville »

Histoire, urbanisme et mémoire, l'exemple de Nantes et de Chantenay

Andromaque , je pense à vous ! Ce petit fleuve,
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,
Ce Simois menteur qui par vos pleurs grandit,

A fécondé soudain ma mémoire fertile,
Comme je traversais le nouveau Carrousel.
Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel)

Charles Baudelaire, « Le Cygne », À Victor Hugo,
in « Les tableaux parisiens », *Les Fleurs du mal*

La mémoire collective et celle d'une ville sont un sujet de prédilection pour qui s'intéresse à l'histoire des mentalités. La question de la mémoire est indissociable, évidemment, de celle de l'oubli, et la répartition des événements entre de part et d'autre de cette frontière ne peut bien sûr pas être neutre. Car il y a fort à parier que dresser la carte de la mémoire sélective d'une ville et de débusquer ce qui a été oublié revient finalement à écrire l'histoire des vainqueurs et d'eux seuls. Walter Benjamin disait « [qu']il n'est pas un témoignage de culture qui ne soit pas en même temps un témoignage de barbarie¹ ». Cela est sans doute vrai pour les très beaux hôtels particuliers de l'île Feydeau ou du quai de la Fosse, qui « ne racontent pourtant pas explicitement le trafic triangulaire hormis quelques rares mascarons, au demeurant polysémiques² ». L'oubli à Nantes pourrait bien se concentrer sur la douloureuse mémoire du commerce triangulaire, dont les vaisseaux ont été armés à 42 % dans son port tout au long du XVIII^e siècle. Mon intention n'est pas d'accablée cette bonne ville de Nantes, sans doute sur la voie d'une reconnaissance de sa pleine participation au crime contre l'humanité qu'a constitué la déportation de 30 millions d'esclave pendant trois siècles. Mais force est de constater que le fleuve, notamment, a été mis à l'écart pendant la seconde moitié du XX^e siècle, comme si on avait cherché à détourner le symbole douloureux de ce passé

¹ Walter BENJAMIN, « Sur le concept d'histoire », *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000, p. 433.

² Didier GUYVARC'H, « Les troubles de la mémoire nantaise », ??, p. 132. Guyvarc'h est l'auteur d'une thèse sur *La construction de la mémoire d'une ville. Nantes 1914-1992* (Lille, Presses du Septentrion, 1997) qui donne des renseignements, notamment quantitatifs, extrêmement précieux sur l'histoire et la mémoire collective de Nantes, en recensant par exemple la proportion des noms de rues ou de place dédiés à la littérature, au passé résistant, et aux « silences épigraphiques » dont sont l'objet des événements comme l'assassinat de Holtz en 1941 sur le parvis de la cathédrale, la mort de l'ouvrier Rigollet au cours des grandes grèves de 1955, etc.

inavouable. Julien Gracq, qui me servira d'accroche pour cet exposé, semble avoir été lui aussi frappé par cette propension à l'oubli qui caractérise Nantes, jusque dans sa devise qui, on le sait, lui enjoint d'aller de l'avant³ :

Une ville qui s'est inventée, qui continue de s'inventer elle-même au jour le jour, sans grand ancrage dans son passé, sans fixation excessive à ses souvenirs. Oubliant, quand le temps en est venu, le Repos de Jules César (devenu un café) comme le siège d'Alain *Barbe-Torte*, le Moyen-Âge du pilori et des juiveries, oubliant les Isles et le trafic du bois d'ébène, oubliant la Vendée, oubliant en route son chemin de fer et son pont transbordeur, oubliant même son fleuve, qui l'éloigne maintenant à distance, comme un prétendant éconduit. Fidèle seulement au dynamisme aveugle, à la force d'inertie de sa masse en mouvement, qui continue de la propulser⁴.

Mais c'est à une autre histoire oubliée que je vais m'intéresser aujourd'hui, à une autre couleur de Nantes, elle aussi localement célèbre : Nantes-la-Grise.

Mutations urbaines

Gracq commence par une belle formule qui donne son titre à la rêverie qu'il se permet sur Nantes. Elle reste dans les esprits de ses lecteurs : « La forme d'une ville, on le sait, change plus vite que le cœur d'un mortel⁵. » Gracq l'érudite ne désigne la source de son emprunt que par la formule « on le sait ». Il s'agit en fait d'un poème de Baudelaire issu du cycle « Les Tableaux Parisiens », tardivement intégré au recueil de *fleurs malades* que Baudelaire a dédié à son « maître et ami Théophile Gautier ». Il est tout à fait opportun pour notre propos aujourd'hui que le livre de Gracq commence par citer ce poème, et ce pour plusieurs raisons. Les « Tableaux Parisiens » offre de nombreuses évocations — quoique sibyllines — de la ville du XIX^e siècle, celle qui subit les mutations du capitalisme industriel dans sa chair, ce XIX^e siècle qui a donné aux villes la physionomie que nous leur connaissons aujourd'hui. En effet, la rationalisation de l'organisation de la ville a connu, si ce n'est une naissance, du moins une étape décisive : les mutations qu'elle a connu étaient jusqu'alors inégalées. Je n'ouvrirai pas ici le chapitre de la révolution industrielle et de son impact sur l'aspect villageois que possédaient encore au XIX^e siècle nombre de villes européennes, mais il est important de signaler que Baudelaire a saisi comme personne les profonds bouleversements qui affectaient l'expérience traditionnelle — de la ville et de l'habitat — à son époque. Son diagnostic poétique était appelé à perdurer. Le fait même qu'un siècle plus tard Gracq commence son évocation de la ville au XX^e siècle par une citation de Baudelaire vient

³ « Neptunus favet eunti », que l'on pourrait traduire par « Neptune accorde ses faveurs à celui qui va de l'avant ».

⁴ Julien GRACQ, *La forme d'une ville*, Paris, José Corti, 1985, p. 206.

⁵ Julien GRACQ, *La forme d'une ville*, *op. cit.*, p. 1.

confirmer les vues d'un interprète de l'œuvre baudelairienne, Walter Benjamin, qui voulait souligner « l'extraordinaire actualité de ce Paris dont Baudelaire fit, le premier, l'expérience poétique ». Qu'on puisse écrire un vers comme « La rue assourdissante autour de moi hurlait » aux alentours de 1850 où seules des voitures hippomobiles circulaient à Paris, voilà qui pour Benjamin est assez étonnant. La ville, pourtant, n'est jamais décrite explicitement chez Baudelaire. Dans un de ses exposés sur la poésie baudelairienne, Benjamin écrit : « On chercherait vainement le moindre pendant de descriptions de Paris comme elles foisonnent chez Victor Hugo⁶. » Or, le poème qui nous intéresse — « Le Cygne » — est précisément dédié à Victor Hugo. La dédicace à l'auteur qui mit tant d'ardeur à rendre le plus minutieusement compte de la vie des déclassés de la grande ville, ces « misérables » que Baudelaire célèbre d'une toute autre manière dans des poèmes comme « Les petites vieilles » par exemple, rend donc explicite le lien entre la poésie désenchantée de Baudelaire et le cadre moisi de son lieu de vie. Et à propos du fameux vers repris par Gracq pour en faire son *incipit*, Benjamin produit le commentaire suivant :

« La forme de la ville changeait, en effet, et cela à une vitesse prodigieuse du temps de Baudelaire. Il ne faut pas oublier que l'œuvre de Haussmann, ses larges tracés qui ne s'embarrassaient d'aucune considération historique, étaient bien faits pour constituer un terrible *memento mori* à l'intention du cœur de Paris même. Cette œuvre destructrice, toute pacifique qu'elle fût, illustre pour la première fois et sur le corps de la ville même ce que pouvait l'action d'un seul homme pour anéantir ce qui, par des générations, avait été érigé. Un sentiment prémonitoire de l'insigne précarité des grands centres urbains n'est nullement absents des *Tableaux parisiens*⁷. »

Fait urbain et concept de ville

Benjamin voit dans l'œuvre de Haussmann l'exemple de la disparition des « traces » au profit d'une organisation rationalisée de l'espace. L'espace urbain est celui qui va s'efforcer, par la rationalisation, par toute une série de procédés techniques, de faire disparaître les traces inscrites par le vécu des habitants au profit d'une administration venue d'en haut :

Depuis la révolution française, un réseau étendu de surveillance avait pris de plus en plus étroitement dans ses mailles la vie civile et bourgeoise. On peut prendre comme point de repère pour mesurer les *progrès* de la normalisation la numérotation des immeubles dans la grande ville. En 1805, l'administration de Napoléon l'avait rendue obligatoire pour Paris. Cette simple mesure de police avait, il est vrai, rencontré des résistances dans les quartiers prolétaires ; on lit encore en 1864, au sujet du Faubourg Saint-Antoine, le quartier des ébénistes : « Lorsqu'on demande son adresse à un habitant de ce faubourg, il donnera toujours le nom que porte sa maison et non le numéro froid et officiel. » De telles résistances sont naturellement impuissantes à la longue contre les efforts déployés pour

⁶ Walter BENJAMIN, « Sur Baudelaire », *Écrits Français*, Paris, Gallimard [1991], 2002, p. 305.

⁷ *Ibid.*, p. 306.

compenser par un réseau multiple d'enregistrements *l'absence de traces* qui accompagne la disparition des hommes dans les masses des grandes villes⁸.

On voit ici comment s'opère le changement de paysage, l'arrivée de l'espace urbain moderne, qui fait disparaître les traces avec lesquelles les hommes habitaient leur lieu de vie au profit d'une rationalisation qui permettra de quadriller l'espace de la ville. Il y a évidemment tout un enjeu politique derrière. Le XIX^e siècle, qui n'a pas encore mis en place ce qu'Althusser appellera les « appareils idéologiques d'État », c'est-à-dire un contrôle des mentalités, doit néanmoins faire face au bouillonnement social, à l'effervescence de ce que l'on commence à appeler « les classes dangereuses ». Dès lors, l'État est obligé de réorganiser la ville pour des nécessités purement matérielles. Le besoin de contrôler l'espace commence à apparaître. On pourrait dire que l'État a besoin de mettre en cage les ouvriers presque physiquement. Et ce « cloisonnement physique », il l'est vraiment au premier sens du terme... Haussmann, préfet de la Seine sous Napoléon III, pendant le Second-Empire, était chargé de rénover Paris, de détruire son aspect labyrinthe. En fait, c'est lui qui va se charger, en perçant de grandes avenues, de faire disparaître les traces, ces strates déposées par les générations passées. Presque tous les grands boulevards de Paris sont haussmanniens. On disait à l'époque que la ville s'était faite « haussmanniser » :

Hausmann essaie de donner un appui solide à sa dictature en plaçant Paris sous un régime d'exception. En 1854, il donne carrière à sa haine contre la population instable des grandes villes dans un discours devant la Chambre. Cette population va constamment en augmentant du fait de ses entreprises. La hausse des loyers chasse le prolétariat dans les faubourgs. La « ceinture rouge » se constitue. Hausmann s'est donné à *lui-même* le titre « d'artiste démolisseur ». [...] Cependant, il rend Paris étranger à ses propres habitants. Ils ne s'y sentent plus chez eux ; ils commencent à prendre conscience du caractère inhumain de la grande ville⁹.

On voit donc bien comment Benjamin essaie de caractériser la perte de l'habitat traditionnel au profit d'un espace impersonnel, d'un espace dans lequel on va pouvoir conditionner les masses, dans lesquelles les individus vont perdre leur identité, devenir de purs atomes, et seront donc plus faciles à contrôler.

C'est précisément cette mutation que Michel de Certeau essaie de formuler avec une distinction qu'il introduit dans *L'invention du quotidien* entre « fait urbain » et « concept de ville » : « La vue perspective inaugure la transformation du fait urbain en concept de ville [...] L'alliance de la ville et du concept jamais ne les identifie mais elle joue de leur progressive symbiose¹⁰. » Que signifie cette progressive symbiose entre fait urbain et concept de ville ?

⁸ Walter BENJAMIN, « Le Flâneur », *Charles Baudelaire, un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, op. cit., p. 74. C'est moi qui souligne.

⁹ W. BENJAMIN, « Paris Capitale du XIX^e siècle (exposé de 1939) », op. cit., p. 56-57.

¹⁰ M. DE CERTEAU, *L'invention du quotidien. Art de faire I*, Paris, Gallimard, p. 142-143.

Une carte de New York, de Brest ou de la Roche/Yon nous en donne une idée, mais ce sont des cas particuliers de création *ex nihilo*. Est-il possible d'observer un tel phénomène dans une ville ancienne dont le fait urbain précède depuis longtemps l'idée d'une rationalisation de son *tracé* (qui s'oppose à la « trace ») ?

Le fait urbain est puissamment décrit dans le livre de Julien Gracq et semble s'opposer aux yeux de l'auteur au plan, au concept de la ville. *A priori*, il y a un abîme insondable entre le plan de la ville et les déambulations du marcheur, la vie concrète du citoyen. Gracq le formule à sa manière lorsqu'il écrit : « Il n'existe nulle coïncidence entre le plan d'une ville dont nous consultons le dépliant et l'image mentale qui surgit en nous, à l'appel de son nom, du sédiment déposé dans la mémoire par nos vagabondages quotidiens¹¹. » Or, le concept de ville, la rationalisation du fait urbain, sa mise à plat en deux dimensions, est précisément issu de la déambulation des « marcheurs ». Si la carte fonctionne comme le concept de ville qui nie le fait urbain dont il s'origine pourtant, est-il possible de parcourir le chemin inverse ? Est-il possible de percer le mutisme du plan pour y lire les déambulations des marcheurs ? Peut-on faire parler la forme d'une ville ? Et en quelle mesure cette forme témoigne-t-elle de l'histoire de la cité ?

C'est ici qu'intervient le cas de l'annexion de Chantenay par la ville de Nantes en 1908, car cette histoire est celle d'une stratégie d'urbanisation qui me semble exemplaire du passage du fait urbain au concept de ville, ainsi que de l'oubli qui accompagne ces mutations.

Stratégies d'urbanisation : le cas Chantenay

La commune chantenaysienne naît, comme sa voisine, en 1792. Demande de réunion refusée. Le typographe Mellinet fustige en 1840 les courtes vues des édiles nantais, présentant l'accroissement des activités portuaires vers l'aval de la Loire (p. 39). Les frères Crucy avaient pourtant aménagé les quais dès 1793. Au XIX^e siècle, Chantenay va devenir un « fief ouvrier » qu'on mettra 100 ans pour reconquérir.

Mutations industrielles

¹¹ Julien GRACQ, *La forme d'une ville, op. cit.*, p. 2-3.

Début du XIX^e siècle : Restructuration du capitalisme nantais. **1832** : victoire de Favre, le filateur, sur Levesque, l'armateur, mettant fin à deux siècles de domination politique du négoce sur la ville. **1832** : départ du dernier bateau négrier, fin de la tarie illégale

- **1818**, création d'une banque destinée à favoriser les projets industriels : Raffinage du sucre / Métallurgie / Conserverie (Nicolas Appert a breveté le procédé au début du XIX^e siècle). L'indiennage disparaît en même temps que le commerce triangulaire.

1837 : Le préfet évacue une conserverie rue de Santeuil vers la Ville-en-Bois. En 1880, 120/180 des conserveries du Grand Ouest sont aux mains des industriels nantais. En 1900, 5 conserveries d'importance rue de la Ville-en-Bois. Les sardines arrivent par la Loire, les petits pois du maraîchage.

- **1850** : Début de l'exode rural depuis la Bretagne. **1851**, inauguration de la ligne Nantes/Orléans. **1857**. Nantes/Saint-Nazaire. Daniel Pinson parle d'une alliance du capitalisme nantais avec l'État colonisateur de la Bretagne.
- En **1889**, Sevestre s'associe avec Pergeline pour fonder les Chantiers Nantais de Construction Navale. Cet ancien maire de Chantenay fera pression 20 ans plus tard à la chambre de commerce en faveur de l'annexion de Chantenay.
- Cette évolution sera sanctionnée en **1885** par la création de la Bourse de commerce.
- Corollairement à cette implantation industriel va se constituer une réserve de main-d'œuvre (**1726**, ordonnance autorisant les portefaix à travailler) de plus en plus importante. de 6000 hab. en **1850**, les chantenaysiens seront 20 000 en **1900**.

Naissance du « Fief ouvrier »

Si Gracq semble être passé à côté de Chantenay (citation **5**, p. 103, **NB** : il y a un « positionnement de classe » dans la description de Gracq, qui s'arrête à la place Graslin), Hervé Bazin, lui, a décrit l'effet provoqué sur lui d'une sortie d'usine à la fin du XIX^e siècle :

« Heure saisissante où le travail lâche son armée par la ville !... Ils se divisaient au-delà des portes des usines, montaient, descendaient, coupaient par les ruelles... Les groupes se formaient en route... Des grappes de lilas, débordant l'arête des murs, en deux ou trois endroits, pendaient sur la foule grise. » (Pinson, p. 128)

Outre l'industrialisation qui explique l'expansion démographique de Chantenay, il faut mentionner l'importance de l'**octroi** sur la répartition sociologique des habitants de part et d'autres des frontières communales. La rue de la Ville-en-bois est frontière. L'octroi est au

début de la rue de Gigant. L'octroi (qui dure jusqu'en 1945 à Nantes — cf. remarque de Bismarck) On faisait tout passer sous les jupes, pour éviter les gabelous. Le vin est à 3 sous au lieu de 10 à Nantes. Ambiance Montmartre ou de Boulogne règne dans le Haut-Chantenay. **1818** : Jean Bernard, cabaretier est canonisé par la malice populaire, le Mont Saint Bernard. « Au bout du fossé la culbute », « La soulaison à douze sous ». Rappel, milieu XIX^e siècle, 10 à 30 % du budget ouvrier est consacré à l'alcool.

Conclusion – Chantenay devient un espace refuge de la classe ouvrière :

- D'un point de vue économique : la vie est moins chère, la qualité de vie est meilleure, persistance de « traces ». **1862**, le pâtis Saint-Clair reste une « servitude générale où l'on peut battre le grain et étendre le linge », **1884** (tardif), numérotation des rues ;
- D'un point de vue politique : suite à la répression, les réunions politiques sont reléguées dans la marge. **1836** : 300 ouvriers délibèrent au Petit Saint-Joseph suite à l'irruption de la police dans une réunion île Feydeau.

Tout au long du XIX^e siècle, la commune voit s'entendre l'influence des idées socialistes et anarchistes (meeting de Paul Lafargue en **1892**, il y avait eu Guépin le saint-simonien en 1847) et finalement, lors de la création de la Bourse du travail, à Nantes mais pas loin de Chantenay, l'avant-garde du mouvement ouvrier de Loire-Atlantique se recrute à Chantenay.

Les années **1890** voient se multiplier les affrontements.

- Grande grève **1893**. 24 avril début, revendication 10h de travail, 40 % de grévistes. 3 jours plus tard = 100%, victoire totale. Soutien des autres centres sardiniers.
- **1900** : élection de Griveau. Action symbolique (noms de rue, Maison du peuple...) tout d'abord : « affirmation institutionnelle de l'appropriation ouvrière du territoire » (Pinson, 318) ; et sociale : cantines scolaires gratuites, inversion de la logique des impôts, soupes populaire de soutien aux gréviste en...
- **1907**, dernière grande grève à Chantenay (les dockers) qui se solde par un échec. Débute le 14 mars, le 16, un mort, le 19 enterrement devant des milliers d'ouvriers. Arrestation des leaders, répression pénale très lourde.
- **1908** : L'assemblée vote une loi, qui ordonne l'annexion de Chantenay à Nantes.

L'urbanisation comme arme

L'haussmanisation, à Nantes, n'est pas postérieur à l'œuvre parisienne de celui qui aime s'appeler « l'artiste-démolisseur ». Demolon, architecte, y pense dès 1840. Mellinet le typographe visionnaire, le formule lui aussi :

Les boulevards de Nantes avec leurs annexes plus ou moins prolongés seraient tels, par leur combinaison, qu'aucun de nos monuments les plus remarquables n'échapperaient à un étranger qui les parcourerait. (Pinson, p. 58)

- **1868** : Percement du boulevard de Strasbourg
- **1875** : Percement du boulevard de ceinture

Le maire de Chantenay, le 2 juillet 1873, écrit à Lechat, Maire de Nantes : « Le tracé de ce boulevard ne serait-il pas un moyen de précipiter l'annexion de Chantenay, en inscrivant physiquement, dans une première étape, l'espace chantenaysien dans celui de la grande ville ? » Il y a eu une longue bataille juridique aux niveaux des municipalités concernant notamment l'évacuation de l'eau, et aussi des calculs électoraux. Mais l'essentiel à retenir est que l'annexion de Chantenay apparaissait de plus en plus inéluctable dans les 30 dernières années du XIX^e siècle, l'agitation ouvrière et l'accession au pouvoir d'une municipalité socialiste radicale n'ayant fait qu'accélérer les choses. En 1905, Grand projet pour une annexion de Rezé, Saint-Sébastien, Chantenay et Doulon. L'annexion s'est finalement plus jouée à la chambre de commerce, avec la mobilisation influente d'industriels comme Sevestre, le maire défait de Chantenay, puis à l'Assemblée nationale en 1908 avec le rapport Néron (aucun consensus entre les édiles n'étant possible).

Mellinet affirmait la nécessité esthétique d'un remodelage des grands axes de Nantes. Dans son exposé sur Paris, Benjamin, lui aussi notait l'importance de cette dimension esthétique :

Le véritable but des travaux d'Hausmann était de protéger la ville contre la guerre civile. Il voulait rendre à tout jamais impossible l'érection de barricades à Paris [...] La largeur des boulevards devait interdire la construction de barricades, et de nouvelles percées devaient rapprocher les casernes des quartiers ouvriers. Les contemporains qualifient le projet « d'embellissement stratégique »¹².

À Nantes au XIX^e siècle la forme de la ville changea plus vite, en effet, que le cœur des mortels.

¹² W. BENJAMIN, « Paris Capitale du XIX^e siècle (exposé de 1939) », *op. cit.*, p. 64.